

LA REINE DU POLAR SUÉDOIS



KRISTINA  
OHLSSON

DÉLUGES

UNE ENQUÊTE DE FREDRIKA BERGMAN





# Déluges

*De la même auteure  
aux Éditions J'ai lu*

*Les enfants de cendres, 2012*

*La fille au tatouage, 2013*

*Les anges gardiens, 2014*

*Les otages du paradis, 2018*

*Les étoiles de David, 2019*

**Semi-poche**

*Les enquêtes de Fredrika Bergman, 2018*

KRISTINA  
OHLSSON

DÉLUGES

*Traduit du suédois  
par Françoise Heide*



© Kristina Ohlsson, 2017  
Texte publié avec l'accord de Salomonsson Agency

Pour la traduction française  
© Éditions J'ai lu, 2020.

*À Annika, l'une des meilleures*



*Le récit qui suit est fictif.  
Toute ressemblance éventuelle  
avec la réalité serait fortuite.*



Trois hommes dans la tourmente

—

AVRIL 2016



## PREMIER HOMME : LE TESTAMENT

Que de décisions à prendre ! C'était surtout cela qui lui occuperait l'esprit pendant les derniers mois qui lui restaient à vivre. Toutes ces questions en suspens, toutes ces réponses qui débouchaient à leur tour sur des décisions. Que voulait-il comme genre de vie, comme genre de mort ? Quels secrets souhaitait-il partager, combien en emporterait-il dans la tombe ?

Elle méritait de savoir. Il en était fermement convaincu. En revanche, il était moins sûr qu'elle ait vraiment besoin d'être au courant de tout ce qu'il avait dissimulé durant toutes ces années. Leur relation s'en porterait mieux s'il continuait à se taire, se disait-il. Il avait si peu de temps et tant à faire. Selon une formule éculée : le moment était venu pour lui d'expier ses fautes.

Un matin pluvieux, il s'assit à son bureau et écrivit la lettre la plus importante qu'il ait jamais rédigée de toute son existence. Chaque mot exigeait d'être soupesé, chaque phrase d'être peaufinée. Une fois son texte terminé, il le relut à tant de reprises qu'il n'aurait su les dénombrer après coup. Il finit par s'estimer satisfait. Ou plutôt, par se sentir à bout. Il ne parviendrait pas à faire mieux. Et il ne verrait pas sa réaction lorsqu'elle apprendrait sa faute. Il se

leva, épuisé, avec l'envie de manger, de se reposer, de sortir prendre l'air. Mais l'angoisse l'assaillit soudain.

Il se rassit.

Encore une fois, se dit-il. Il faut que je relise cette lettre.

Et il la relut.

*Ma chérie,*

*Un certain temps s'est déjà écoulé depuis que nous avons appris la pire des nouvelles. Quand tu liras ceci, je ne serai plus de ce monde. Le jour de ma mort est fixé, nous en connaissons la date l'un et l'autre. Il est assez inconcevable – impossible à réaliser vraiment – que je sois là, en train d'écrire, alors que le compte à rebours est en marche. En fait, il l'a toujours été, mais nous autres humains sommes assez insouciantes pour croire que la mort concerne uniquement les autres. Comme s'il existait une troisième voie entre la vie éternelle et l'éternité du repos. Comme si l'on pouvait aller et venir à sa guise en passant le portail qui sépare le royaume des vivants de celui des morts. Crois-moi, ce n'est pas le cas.*

*Il est possible que je n'aie que ce que je mérite. Peut-être même est-il juste que je doive partir plus tôt que nous ne l'aurions voulu tous deux. C'est la raison pour laquelle je t'écris cette lettre. Parce que j'ai terriblement peur d'avoir mérité la mort qui m'attend.*

*Vois-tu, je me suis rendu coupable d'une lamentable erreur, il y a de cela des années. Te souviens-tu de cette époque où notre fille venait de naître et où je souffrais encore des suites de mon accident de voiture ? Bien sûr que tu t'en souviens, c'était une période affreuse. Tu te rappelles forcément aussi ces médicaments que je prenais, de quoi endormir un cheval, disions-nous en plaisantant. Dieu sait que j'en avais besoin pour pouvoir gérer le quotidien, pour retrouver mon corps et ma forme physique. Mais tu avais raison – je n'ai réussi à récupérer ma tête et un regard lucide qu'une fois débarrassé de mes douleurs et libéré de la morphine.*

*Une seule fois, je me suis mal comporté. Et cette unique fois a suffi pour détruire la vie d'une autre personne. C'était un mardi. Voici ce qui s'est passé ce jour-là. Je suis monté en voiture pour aller retrouver mon directeur de département à Uppsala, où je devais dîner avec lui. Alors que j'étais en congé maladie, que j'avais du mal à bouger, et que j'étais embrumé par tous ces médicaments. Je ne me le suis jamais pardonné. Ce soir-là, j'aurais dû prendre le train. Mais j'ai pris ma voiture.*

*Et j'ai renversé quelqu'un.*

*Oui, tu as bien lu. C'est un fait horrible, absolument impossible à effacer une fois qu'il s'est produit. Le bruit de son corps sur le capot, celui de sa tête contre le pare-brise. Puis, moins de trois secondes plus tard, la vision totalement surréaliste de cette femme qui gisait sans vie derrière ma voiture. Je me souviens d'avoir regardé fixement dans le rétroviseur sans réussir à comprendre comment elle avait pu se retrouver là.*

*Mais tout le reste, je le comprenais parfaitement.*

*Soit je m'arrêtais, j'assumais ma responsabilité et ma vie était fichue. Je risquais peut-être même de vous perdre toutes les deux, toi et notre fille. Soit je continuais ma route en faisant comme si de rien n'était. J'ai jeté un regard alentour, il n'y avait personne. Aucun témoin, juste le silence. Alors j'ai choisi la deuxième solution. Je l'ai laissée là, sur la route, conscient qu'il n'y aurait pas de seconde chance, aucun droit au regret. Je ne sais pas ce qui m'a traversé l'esprit quand la voiture s'est remise en mouvement, sans doute pas grand-chose. Mais la culpabilité et la honte m'ont pénétré jusqu'à la moelle et il ne s'est pas passé un seul jour depuis sans que je ressasse le souvenir de ce que j'avais fait. Les journaux en ont naturellement parlé. J'ai suivi ce qu'il était advenu de la victime. À mon grand étonnement, elle avait survécu. Si l'on peut appeler cela « survivre ». Il ne restait rien de la femme qu'elle avait été. Sauver des vies à tout prix, c'est une chose qui se fait, malheureusement.*

*Après avoir lu ceci, tu es sans doute très choquée. Tu es indignée par ma lâcheté, et tu te demandes à quoi j'ai pu penser en agissant de cette manière. À moi, tout simplement. À toi et à notre fille, et plus tard aussi à notre fils. L'affaire en est restée là, jusqu'à il y a quelques mois. Jusqu'au jour que tu sais, où tout a changé, où tout s'est brisé, où j'ai appris ce dont je n'avais pas la moindre idée, à propos de ma propre mort. J'ai décidé qu'il était temps d'endosser la responsabilité de la catastrophe. De réparer ma faute.*

*C'est donc ce que j'ai fait. J'ai tenté de dédommager la victime. Du moins dans la mesure du possible. En entreprenant cette démarche, j'ai inévitablement laissé des traces derrière moi. C'est la raison pour laquelle je t'écris cette lettre : il y a un risque que la police se remette à creuser et qu'elle finisse par me retrouver. Et qu'elle constate que je suis mort. Ce n'est évidemment pas de cette façon que tu dois découvrir ce que j'ai sur la conscience. C'est moi qui dois te l'apprendre directement.*

*J'ai percuté une jeune femme avec ma voiture, et je l'ai abandonnée sur la route sans lui prêter assistance. Je ne suis pas le seul à avoir commis ce genre de crime, et à m'être comporté comme un salaud en me débinant. Mais je ne veux pas que ce soit l'image que tu gardes de moi, celle d'un fuyard. Il faut que tu saches que je ne suis pas comme les autres. J'essaie de prendre mes responsabilités, malgré toutes les années qui se sont écoulées. Comme l'a dit un jour un auteur : je remets tout en ordre.*

*Mais j'ai bien peur de ne pas réussir à faire mieux.*

*Je t'aime plus que tout.*

## DEUXIÈME HOMME : LA MAISON

Au moment où l'homme qui se savait tout près de mourir signait sa confession, un autre regardait une maison qui avait tout d'un mystère. Le ciel était découvert, l'air froid piquait la trachée à chaque inspiration. Il faisait un temps d'avril capricieux. Bien. Très bien. La maison avait été construite par des mains si discrètes que presque personne ne l'avait remarquée. Presque personne. C'était suffisant pour lui. Il se retourna vers la femme qui se tenait à ses côtés.

— Est-ce que je pourrais aussi voir l'intérieur ? lui demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit-elle.

L'homme balaya des yeux les alentours. Le terrain qui entourait la maison, bien proportionné, donnait sur un champ de plus petite taille, puis commençait la forêt, qui s'étendait à perte de vue.

Parfait, se dit-il.

La femme ouvrit la porte et la retint pour le laisser passer.

— Elle a été construite il y a à peine cinq ans. Rien n'a été fait de manière illégale, mais nous avons bien veillé à ce qu'elle fasse l'objet d'aussi peu de publications que possible. Elle n'est pas raccordée au réseau d'eau communal ni aux égouts. Nous avons creusé un

puits et installé des toilettes avec une fosse septique que nous vidangeons nous-mêmes. Et nous avons aussi notre propre alimentation électrique, avec un générateur à diesel.

— Je comprends, dit l'homme, mais en réalité, il ne comprenait absolument pas qu'un endroit comme celui-ci puisse exister.

Il en était stupéfait. Et de plus, se sentait terriblement naïf. Cette impression – était-ce la sensation de rester en arrière tandis que le temps suit son cours ? Ou cette maison résultait-elle simplement de la froideur croissante de la société ? Car il savait quels maîtres d'ouvrage étaient à l'origine de cette construction, et quelle était leur histoire.

En entrant, il tâta la porte extérieure, la trouva plus épaisse que la normale et se dit qu'elle devait peser une tonne.

La femme se fit plus précise dans ses explications.

— Les fenêtres et les portes sont blindées, dit-elle. Les vitres ont été commandées spécialement à un fournisseur allemand. Elles sont assez solides pour résister à des dizaines de coups de marteau ou d'autres chocs.

— C'est digne du Bureau ovale, remarqua l'homme.

Son interlocutrice lui répondit d'un rire.

— En fait, quand nous avons conçu ce bunker, nous nous sommes effectivement inspirés de la Maison-Blanche.

— Un bunker ? s'étonna-t-il.

— Pour que personne n'oublie que ce n'est pas une maison comme les autres.

Il alla de pièce en pièce, sans plus rien dire. Son pouls s'accélérait. Jamais il n'aurait pu imaginer qu'il puisse exister une solution aussi simple à son problème. Cette maison était tout simplement parfaite.

— Combien de temps pourriez-vous me la louer ? s'enquit-il.

— Elle est libre pour au moins six mois. Pensez-vous que ce soit suffisant ?

Il ressentit soudain un curieux doute.

— Je ne sais pas. Vous comprenez, je n'en ai pas besoin immédiatement. Il me la faudrait un peu plus tard dans l'année. Quand ma fille rentrera de son séjour à l'étranger.

La femme posa une main sur son épaule.

— Je suis au courant de ce que vous avez subi, dit-elle. Quelle affreuse histoire.

Le soleil pénétrait dans la pièce par l'une des fenêtres. L'épaisseur du verre avait une incidence visible sur l'intensité de la lumière.

— Oui, dit le candidat à la location. C'est une histoire affreuse. Mais plus pour ma fille et sa famille que pour moi-même. Ce serait un soulagement s'ils pouvaient enfin avoir un endroit où se réfugier. Je veux dire : ils ne pourront pas éternellement se cacher à l'étranger.

La femme ouvrit les bras.

— Ce refuge, ils l'auront forcément ici, affirmait-elle. Personne ne les y retrouvera. Donc, si leur situation n'a pas changé d'ici leur retour...

— Elle n'aura pas changé.

— ... alors ils seront les bienvenus.

L'homme se fendit d'un sourire.

— Très bien, dit-il. Très bien.

## TROISIÈME HOMME : LE VIDE

Et puis voici le troisième. Celui qui ne ressentait nul besoin de confesser ses péchés, et n'était pas davantage à la recherche d'un refuge pour un proche. Cet homme-là avait tant perdu qu'il n'était plus lui-même.

Assis dans son bureau, il regardait le mur en silence. Il ne réagit pas lorsque son patron, en passant devant sa porte, s'arrêta net.

— Tu es là ? Je te croyais en congé.

À son ton, on comprenait qu'il n'aimait pas les deux phrases qu'il venait de prononcer. « En congé » n'était pas le bon terme, en l'occurrence.

— J'avais quelques affaires à régler.

Le patron s'attardait.

— Tu sais, je vois clairement que tu n'es pas bien, dit-il.

La voix était douce, la bonne intention manifeste.

— Ça va, je veux seulement éviter de rester chez moi en permanence.

Le patron, embarrassé, se racla la gorge.

— Tu as besoin d'un break, tu n'es pas en état d'assurer tes fonctions, en ce moment.

— Pardon ?

Le patron avait l'air gêné. Plus que gêné.

— Cette façon de t'emporter à n'importe quel sujet et contre tout le monde, ça ne marche pas, dit-il tout bas. Ton attitude, ce manque d'équilibre, ce n'est plus possible. C'est bien pour ça que nous en sommes venus à ce congé maladie.

Ils se taisaient tous deux.

Cette fois, c'était dit. Ce qu'il attendait depuis si longtemps. Il n'était pas le bienvenu, on ne lui permettait pas de rester.

— Fous-moi le camp, répondit-il. Fous le camp. Je ne veux pas de ton congé de merde.

Le patron recula d'un pas, mais d'un pas seulement.

— Je veux que tu partes dès aujourd'hui, exigea-t-il. Je t'ai laissé plus de chances que tu n'en méritais.

Il s'éloigna avec une certaine hésitation.

On lui ficherait la paix, maintenant, il le savait, pensa le subordonné. Personne ne se risquait à aborder un homme frappé par le chagrin, et encore moins s'il avait été offensé. Aucun de ses camarades, aucun de ses collègues. Faute de savoir quoi lui dire. Il ne leur en voulait pas pour autant. Lui-même avait du mal à formuler ce qui lui arrivait – alors qu'attendre des autres ?

Les heures passaient avec une lenteur terrible. Il était resté assis et continuait à regarder le mur. Telle était sa posture familière lorsqu'il réfléchissait. Le patron lui avait demandé de partir le jour même, mais n'avait pas donné d'horaire. Une idée était en train de germer, il la laisserait prendre forme tranquillement. Certes, il avait gâché beaucoup de choses par négligence, mais cette fois-ci, la rectification s'imposait. Pour lui-même et pour tant d'autres. Pour tous ceux qui étaient incapables de se réhabiliter eux-mêmes, pour tous ceux qu'on avait sacrifiés.

Le temps, désormais, était un élément à la fois surabondant et précieux. Ce jour-là, il traînait en longueur. Mais le soir finit par tomber, l'heure était venue de rentrer. De rentrer pour retrouver ce qu'on

appelle sa vie, qu'il ressentait en l'occurrence comme vide et dévastée.

Jamais elle ne pourra redevenir comme avant, se dit-il. Mais je peux la rendre meilleure.

Il se leva et quitta son bureau.

AUDITION D'ALEX RECHT  
6 SEPTEMBRE 2016

Personnes présentes : interrogateur 1 (I1),  
interrogateur 2 (I2), commissaire Alex Recht  
(Recht)

I1 :           Merci d'avoir pris le temps de cette  
                audition. Nous avons cru comprendre  
                que vous deviez vous rendre à  
                l'enterrement demain ?

Recht :       Oui, c'est ça.

I2 :           Ce doit être pénible pour vous.

Recht :       Pour être franc, c'est l'enfer.

I2 :           Elle vous manque ?

(silence)

I1 :           Nous savons que Fredrika et vous...  
                Enfin, si vous n'avez pas le courage  
                de nous parler d'elle, nous tâcherons  
                de résoudre l'affaire d'une manière  
                ou d'une autre. Il est clair que vous  
                êtes sous pression, mais il faut  
                quand même que nous menions cette  
                audition. Un collègue est accusé  
                de meurtre, et nous devons nous  
                entretenir avec un enquêteur qui  
                était là depuis le début.

Recht : Dans ce cas, trouvez quelqu'un d'autre. Parce que moi, je n'y étais pas. Pas plus qu'aucun d'entre nous.

I2 : Que voulez-vous dire ?

Recht : Je veux dire que l'enjeu de cette histoire nous a totalement échappé. Que nous aurions eu la partie plus facile si nous avions cerné certains éléments capitaux. Par exemple le nombre de victimes auquel nous allions avoir droit, et dans quel ordre ces gens allaient perdre la vie.

(silence)

I1 : OK, alors prenons cette question comme point de départ de notre entretien. Qui a été la première victime ?

(silence)

Recht : Un homme ordinaire.

I2 : Comment cela ?

Recht : J'ai dit : un homme ordinaire. Qui n'était rien de plus qu'un être humain.

## Samedi

Le premier de ces affreux meurtres avait été commis au cours de ce qui devait devenir le plus long de tous les étés. L'affaire avait commencé un samedi, un début de week-end pas comme les autres, appelé à se dérouler de la manière la plus commune qui soit, mais qui avait vu basculer l'existence d'un certain nombre de gens. Henry Lindgren était l'un d'eux. Mais il n'en avait rien pressenti.

Ce soir-là, il avait quitté son appartement à vingt et une heures quarante-cinq pour aller s'acheter un quotidien. L'un de ces titres qui regorgent de mots croisés. Parce qu'il n'y avait rien d'intéressant à la télé, et qu'il dormait toujours à poings fermés quand il avait réussi à résoudre une grille avant d'éteindre sa lampe de chevet. S'il avait su ce que cette petite sortie vespérale allait lui coûter, il se serait passé de journal.

Il pleuvait et il faisait même un peu frisquet. Aussi Henry avait-il enfilé sa veste d'automne, qui était restée pendue au portemanteau depuis presque un an (à un hiver doux avaient succédé un printemps froid, puis un début d'été plutôt frais), et il s'était armé de son parapluie. D'un pas décidé, il avait mis le cap sur le bureau de tabac du coin de la rue, et n'avait donc eu à affronter les intempéries que sur quelques dizaines de mètres. Et tant mieux. Car le vent avait

malmené son parapluie au sortir de l'immeuble et il s'était aussitôt retrouvé avec un pantalon mouillé.

Une cloche tinta quand il poussa la porte de la boutique.

— Quel été pourri, déclara Amir, le propriétaire.

— Ça pourrait être pire, répondit Henry, qui aimait les étés au cours desquels alternaient pluie et soleil.

Il paya son journal et s'en alla.

L'ombre sortit de nulle part. Ni spécialement grande ni spécialement grosse, mais suffisamment nette pour l'empêcher de poursuivre son chemin. Henry s'arrêta et tenta de voir qui lui barrait la route.

— J'ai besoin d'aide pour mon chien, dit l'homme.

Henry jeta un coup d'œil autour de lui. Pas de chien aux alentours.

— Ah bon, répondit-il.

L'homme se rapprocha d'un pas.

— Un chien, répéta-t-il. Il ne va pas bien. Vous pourriez m'aider à le porter dans l'escalator ?

Peut-être cette phrase aurait-elle dû déclencher un signal d'alarme dans le cerveau d'Henry, mais ce ne fut pas le cas. Il pensa qu'il avait affaire à un drogué en pleine hallucination et que le chien comme l'escalator faisaient partie de son délire.

— Je suis désolé, mais je crains de ne rien pouvoir pour vous, dit-il, et il tenta de contourner l'homme.

Il y parvint, se hâta jusqu'au portail de son immeuble, tapa le code à quatre chiffres, secoua son parapluie avant de le replier. Et se rendit compte trop tard que l'homme l'avait suivi et s'était introduit dans le hall. Le portail se referma derrière eux.

Nom de Dieu. Cette affaire-là ne sentait pas bon. Mais Henry Lindgren était un homme de sang-froid. Le maître mot : ne pas céder à la panique. Un principe qu'il avait lu ici et là, à d'innombrables reprises. Face à une personne au comportement imprévisible, ne jamais paniquer.

N'osant pas attendre l'ascenseur, il s'engagea dans l'escalier. Il habitait tout en haut et sentit ses genoux

protester dès le premier étage. L'homme semblait être resté en bas. Henry n'entendait pas marcher derrière lui. Quand il atteignit le deuxième, sa respiration se fit lourde. Son courage et son attention déclinaient. Il fit un effort pour continuer, tout en s'assurant qu'il n'était pas suivi, ce qui mobilisa son esprit au point qu'il ne se rendit pas compte que l'ascenseur s'était mis en mouvement.

Lorsqu'il arriva devant son appartement, Henry était au bord des larmes. Il se dépêcha d'ouvrir et de pousser la porte. Au même instant, l'ascenseur s'arrêta sur son palier. Tout se déroula très vite. Vu son âge, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas pu réagir à temps. Son poursuivant s'engouffra à l'intérieur comme pour s'y réfugier lui aussi. Il claqua la porte et donna un tour de clef. Henry s'était figé dans l'entrée, son parapluie dégoulinant à la main.

C'est alors que l'intrus prononça les mots qui changeaient, voire expliquaient tout :

— Oubliez le chien. Mais j'ai une fille, que je voudrais vous demander de surveiller. Voyez-vous, j'ai fait une énorme bêtise. Je l'ai laissée dans le train, elle dormait quand je suis sorti. Je ne l'ai laissée que quelques minutes, mais ça a suffi pour qu'elle se retrouve seule dans le train, et moi sur le quai. Vous pourriez la surveiller ?

Henry secoua lentement la tête, sentit son champ visuel se rétrécir.

Le choc l'avait paralysé et lui avait ôté la parole. Pas un mot ne sortit de sa bouche. Il ne pensait qu'à une chose : pour quelle raison cet homme venait-il de surgir pour lui rappeler le plus gros échec de sa vie ?

*Vous pourriez la surveiller ?*

*Je le croyais. J'ai cru que je pourrais.*

— Que voulez-vous ? chuchota Henry.

Sa voix était enrouée et tendue de peur.

De terreur.

L'homme ne répondit pas, mais le frappa à la gorge, si violemment que la vue d'Henry s'assombrit

et que ses jambes se déroberent. À terre, incapable de parler ni même d'avalier sa salive, il n'était plus que vaguement conscient de ce qui se passait. Un flot de pensées désordonnées déferla dans son crâne. Si nombreuses qu'elles étaient impossibles à saisir distinctement. Elles se réduisirent à la chaleur d'un flux d'énergie qui lui traversait le corps, tandis que l'agresseur l'attrapait par les cheveux à l'arrière de la tête et lui faisait ployer la nuque. Quelques rares idées réussirent à percer et arrêterent son attention. Curieusement, il ne se demanda pas « pourquoi moi ? ». Le meurtrier avait déjà répondu à la question, et Henry en ressentit de la reconnaissance. En revanche, ce qu'il ne comprit pas, c'était le besoin qu'avait cet homme de le punir. Pas un jour n'était passé sans qu'Henry maudisse ce qu'il avait fait et les conséquences de son acte.

Henry Lindgren n'était qu'un homme ordinaire. Et de toute évidence, ce n'était pas suffisant.

Le feu, dans le poêle de faïence, flambait trop fort. Malin s'en aperçut, mais ne fit rien pour y remédier. Elle était devenue à la fois hypersensible et longue à la détente. Jamais sa capacité à gérer les problèmes n'avait été aussi faible, ses nerfs étaient à fleur de peau. La panique perturbait son corps de tant de manières différentes. Le pire, c'était qu'elle s'emparait de son cerveau, freinait sa pensée. Et cela n'en finissait pas, constatait-elle. La panique était devenue son quotidien.

Assise devant le poêle, elle regardait les flammes qui cherchaient à s'en échapper. Des monstres mordorés qui venaient lécher d'un coup de langue furtif la faïence blanche, avant de se retirer promptement. Elle attendit pour réagir d'entendre derrière elle la voix de son fils.

— Maman, mais ça brûle, là !

Malin se pencha en toute hâte, ferma les prises d'air. Le feu ne tarderait pas à étouffer. Comme tout le reste.

Le gamin lui jeta les bras autour des hanches.

— Maman, je m'ennuieiiiiie.

Elle se déplaça dans la pièce en le traînant derrière elle. Il était trop grand pour ce genre de distraction, mais c'était un jeu qu'il adorait quand il était plus petit. Rester pendu à ses jambes pendant qu'elle marchait.

— As-tu demandé à Hedvig ce qu'elle avait envie de faire ? Elle aura peut-être une idée sympa.

Elle ignorait quelle heure il était, sans doute faudrait-il bientôt envoyer les enfants au lit. Mais toutes les routines – y compris celle du coucher – étaient devenues si difficiles à maintenir en place. Les règles qu'ils avaient appliquées implacablement pendant des années étaient oubliées. Ou plutôt rejetées. Tant d'aspects de leur ancienne vie étaient désormais dénués de toute importance.

À cause de la peur qui les tenait en permanence.

Son fils relâcha son étreinte et s'affala sur le parquet avec un air malheureux.

— Hedvig ne veut pas jouer. Elle veut lire.

Pourvu que sa fille n'arrive pas au bout de la collection de livres, se dit Malin, sinon, que ferait-elle de son temps ? C'était grâce aux livres qu'Hedvig parvenait à garder son équilibre. Sans eux, elle deviendrait comme sa mère. Une épave.

— Je ferais bien de la pâtisserie, dit-elle à son fils. Tu veux m'aider ?

En fait, elle aurait préféré se passer de son aide. Son seul souhait était de se retrouver seule, ne serait-ce qu'une heure, un quart d'heure, une minute. Mais ce n'était jamais le cas. Un peu de ses enfants tournait constamment autour d'elle, lui restait collé à la peau. Toutes les heures du jour et de la nuit.

Le visage de son fils s'éclaira. L'enfant se remit debout. Faire de la pâtisserie, ça lui disait.

— Des brioches à la cannelle, proposa-t-il.

— Pas cette fois, Max, répondit Malin. Aujourd'hui, on va faire des scones.

Leur dernière séance de brioches à la cannelle, c'était quand ? La semaine dernière ? Ou la précédente ? Elle ne savait plus au juste, mais sans doute était-ce au moment de la dernière livraison de courses. Les jours se confondaient, elle ne faisait plus la différence entre le milieu de la semaine et le week-end. Elle s'y était efforcée au début, mais c'était plus difficile à présent.

Le père des enfants se refusait à l'aider. Il semblait presque se demander ce qu'elle fabriquait, pourquoi elle se faisait tant de soucis. Pourtant, ce n'étaient pas les explications qui avaient manqué. D'une fois sur l'autre, elle se rendait bien compte qu'il s'éloignait de plus en plus d'elle et des petits.

*Des routines.*

N'était-ce pas ce dont ils avaient le plus besoin ?

*De routines.*

L'alpha et l'oméga du type de gestion de crise dont ils avaient besoin.

*C'était donc si difficile à comprendre ?*

Ils allèrent dans la cuisine. Malin sortit du réfrigérateur la levure, le lait et le beurre, pendant que Max s'escrimait sur le paquet de farine.

— Fais attention, il est très plein.

— Je sais, répondit son fils.

Malin fit fondre le beurre, le versa dans le lait, fit tiédir le tout, pendant que Max émiettait la levure dans le bol.

— Tu me laisses verser ? demanda-t-il.

Malin opina et le garçon fit gazouiller le lait sur la levure, tandis qu'elle fouettait le mélange. La levure une fois dissoute, le liquide s'était coloré en beige.

— Et maintenant, un peu de sel, dit-elle.

Max s'empressa d'aller chercher la salière. Levant les yeux de la jatte, Malin regarda par la fenêtre. Il pleuvait. Une pluie si drue qu'elle formait une sorte de brume. La rage au cœur, elle vit le vert des arbres, l'exubérance des buissons les plus proches de la maison. La pelouse avait poussé en tapis d'herbes folles, la clôture penchait. Le chagrin l'assailit, elle prit une grande inspiration, et la relâcha sans pouvoir réprimer un sanglot.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman ?

Sur le visage si pâle et tendu de Max se lisait la peur. Parfois, elle se demandait ce qu'il comprenait au juste, et dans quelle mesure il souffrait.

— Rien, répondit-elle. Je suis seulement un peu fatiguée.

Il suivit son regard et vit la même chose qu'elle. Le jardin, les champs en friche. Le verger où rien ne bougeait. Cette désolation. Et plus loin, la forêt qui les protégeait des regards.

— Je voudrais sortir, chuchota l'enfant.

— Je sais, mon chat, répondit Malin. Moi aussi.

## Lundi

Après toute cette pluie, la terre autour de la grande villa de Malcolm Benke était gorgée d'eau. L'herbe ployait sous les allées et venues. Des curieux s'étaient déjà massés près de la clôture, et se penchaient pour tenter de voir quelque chose qui puisse expliquer le soudain intérêt de la police pour cette maison.

— Il est arrivé quelque chose ? Est-ce qu'il est mort ? interrogea un garçon qui se tenait là, son skateboard sous le bras.

Le commissaire Torbjörn Ross l'observa en silence, réfléchit à ce qu'il pouvait répondre. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas vu un skateboard – il y avait donc encore des gens qui se servaient de ce genre de truc ?

— Faites en sorte que ces gens restent à distance, dit-il à un collègue en montrant du doigt les spectateurs indésirables.

Il se dirigea d'un pas lourd vers la maison. Ces dernières années l'avaient rongé jusqu'à lui faire envisager de changer de métier. Le problème était qu'une telle décision aurait fait plaisir à bien trop de monde dans son entourage professionnel. Ceux qui mouraient d'impatience de se débarrasser de lui, qui le considéraient comme un irresponsable. Ross hocha la tête. Voir la folie où n'était qu'un esprit méthodique et persévérant, c'était chose fort commune.

— Torbjörn !

Il s'entendit interpellé alors qu'il s'apprêtait à franchir le seuil. Inutile de se retourner pour savoir à qui appartenait cette voix. Margareta Berlin.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'étonna-t-elle.

— C'est moi qui devrais te poser cette question, répondit-il.

Berlin soupira.

— Cette affaire est pour Recht.

— Je ne suis pas sûr que ça explique la raison de ta présence, rétorqua Ross calmement.

— Le contact avec le terrain, lâcha Berlin.

Ross soupira à son tour. Fallait-il donc qu'elle aussi prenne cette posture censée montrer à la piétaille que le patron fait partie de l'équipe, qu'il met les mains dans le cambouis ? Foutue démagogie. Ross voulait l'authenticité. Un bien si rare qui s'avérait quasiment introuvable, il le savait d'expérience.

— Je croyais que le groupe de Recht n'existait plus. Que ces solutions particulières n'avaient plus leur place dans notre nouvelle organisation.

Ces trois derniers mots transparaient le mépris. La nouvelle organisation. La plus détestée qui ait jamais été édictée. Le plus grand chamboulement qu'ait jamais eu à subir la police suédoise. Si mal mené, si peu ancré dans la réalité. Du moins aux yeux de Torbjörn Ross.

— Il y a longtemps que le groupe d'Alex s'est révélé progressiste dans son concept, déclara Berlin, c'est pour ça qu'on l'a gardé. Apparemment, elle avait décidé de passer à « Alex », au lieu d'appeler Recht par son nom.

Ross hocha la tête. Le prétendu concept progressiste de son collègue ne l'impressionnait guère. Comme la fameuse fois où Recht avait dirigé l'enquête sur le meurtre d'une gamine qu'on avait retrouvée morte des années après sa disparition... Sans lui, Recht ne s'en serait pas sorti. Si quelqu'un méritait une promotion, c'était lui-même, et non Recht.

— Sérieusement, dit Berlin en lui prenant le bras. Retourne au QG. Je ne sais pas comment on en est arrivés à cette situation, mais je suis naturellement désolée que tu sois venu ici inutilement.

Il la regarda droit dans les yeux, et dut faire un effort pour ne pas rire en découvrant ce qu'il y découvrirait. Sa supérieure hiérarchique avait peur de lui. S'il refusait de quitter les lieux, elle ne saurait absolument pas quoi faire.

Ross fixa un point derrière son interlocutrice et réfléchit. Berlin ne comprenait pas comment il se faisait qu'il soit venu à Nacka. Beaucoup de choses lui échappaient. Autant que ça dure.

— Torbjörn ?

— Je m'en vais, dit-il.

Le soulagement se lut sur le visage de Berlin. Elle ne se rendait pas compte qu'il la punissait en s'en allant. C'était lui et personne d'autre qui savait la vérité sur ce meurtre que Recht serait chargé d'élucider. Tant pis pour eux. Cette fois, ils se débrouilleraient sans son aide. Du moins jusqu'à ce qu'ils aient le bon sens de lui demander conseil.

Torbjörn Ross retourna à sa voiture. Il n'avait pas pris le temps de passer prendre un véhicule de service, et s'était engouffré dans sa propre Saab. En tournant la clef de contact, il jeta un regard en coin à sa patronne.

Au-dessus de Margareta Berlin, le ciel était noir de nuages.

S'il n'avait pas été un conducteur aussi expérimenté, il aurait sans doute quitté la chaussée en croisant cette voiture noire qui arrivait comme un boulet de canon, à une allure bien supérieure à la vitesse réglementaire. Et bien trop près de la ligne médiane. Quand le commissaire Alex Recht et la Saab s'étaient trouvés nez à nez dans un virage, Alex avait bien failli céder à la pulsion du coup de volant qui l'aurait envoyé dans le fossé.

— Connard, murmura-t-il.

Mais il n'avait pas le temps de se mettre à poursuivre le chauffard. Quand Berlin l'avait appelé, il avait perçu une tension dans sa voix.

— Je veux que ce soit toi et Fredrika qui vous en occupiez, avait-elle annoncé, ajoutant : Tout de suite, Alex.

Bien sûr. Alex n'était pas du genre à se dérober. Non par loyauté envers sa supérieure, mais par fidélité à sa mission – que ce soit bien clair pour elle. Car Margareta Berlin avait le caractère d'un réacteur nucléaire en fusion. Une femme très désagréable. Tel était son avis depuis l'époque où il l'avait eue sur le dos, prête à remettre en question ses compétences, alors qu'il venait de perdre Lena. Dans son rôle de chef du personnel, elle avait continué à s'illustrer par ses bévues, et beaucoup la considéraient comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. Grande

avait donc été la surprise, quelques années auparavant, quand elle avait sollicité et obtenu un poste de responsable opérationnel. Alex avait cru qu'elle n'irait pas plus loin.

*Qu'il avait donc été naïf.*

Mais tout cela passait au second plan quand le devoir l'appelait. Moins d'une heure après avoir reçu l'appel de Berlin, il se trouvait sur place. Il observa la grande maison, prit note des voitures haut de gamme garées dans la pente, puis il se dirigea vers l'entrée en enfilant les vêtements de protection réglementaires, et entra.

La victime, un homme du nom de Malcolm Benke, était assise dans un fauteuil de cuir, et fixait de son regard vide la cheminée, où le feu était visiblement éteint depuis des heures. Il avait été découvert le matin par une femme de ménage qui venait chez lui tous les lundis. Celle-ci avait déjà été entendue, et sa déposition ne semblait pas présenter d'intérêt particulier. Les techniciens se mouvaient autour d'Alex, décrivant des cercles en silence. La maison – une grande villa, magnifiquement située à Nacka, au bord de la mer – grouillait de monde. Des gens que Benke n'avait jamais rencontrés, et qui ne se trouvaient ici que dans le seul but d'enquêter sur le meurtre qui l'avait pris pour cible.

Alex, accroupi devant le mort, examina les taches de sang sur sa chemise. On avait tué Malcolm Benke d'une balle dans la poitrine. Le projectile avait traversé le corps, puis le dossier du fauteuil avant de s'incruster dans le mur.

Qui se fait assassiner dans son fauteuil au coin du feu ? se demanda Alex.

Aucune trace de lutte n'était repérable dans la pièce. Ce dont on pouvait aisément conclure que Benke et le meurtrier se connaissaient. Ou que Benke, surpris par cette visite, ne l'avait même pas entendu arriver. C'était le genre de tâtonnements qu'il fallait aimer en entrant dans la police : se garder de tirer des

conclusions hâtives et ressentir de la frustration face à toutes les inconnues.

— La balle a fait un sacré trou, dit la médecin légiste, Renata Rashid, qui se tenait à côté du mort.

Elle le montra à Alex, en écartant précautionneusement la chemise pour découvrir la plaie.

Alex fit la grimace.

— Tu parles d'une mort, commenta-t-il.

Pourtant, ce n'était pas vraiment le fond de sa pensée. Au contraire, à cette façon de mourir, il n'avait pas grand-chose à objecter. Une balle dans la nuque ou dans la poitrine, par rapport à la façon dont certains terminaient leur vie, c'était le rêve. En revanche, ce qui lui déplaisait fortement, c'était l'endroit où on avait contraint cet homme à mourir. Alex jugeait particulièrement désagréables les cas où les victimes étaient assassinées dans leur propre logis. À l'endroit où ils pouvaient se sentir le plus en sécurité au monde.

— De ce que j'ai vu, il ne présente pas d'autres blessures, poursuivit Renata. Mais bien sûr, on n'en sera certains qu'après l'autopsie.

Alex examina longuement les traits de l'homme. Il paraissait si paisible. Ou était-ce une expression résignée ? Alex avait vu des visages figés dans la terreur de la mort. Ce qui n'avait rien d'un beau spectacle.

Malcolm Benke portait une chemise, un pantalon et des pantoufles. Une veste était accrochée au dossier de son fauteuil. D'après le registre d'état civil, il était âgé de soixante-douze ans et vivait seul. Sa femme et lui avaient divorcé dix ans auparavant. Ils avaient eu deux enfants, dont un seul était encore en vie. Leur fille était morte à trente ans, six mois avant le divorce de ses parents. Une simple recherche sur Internet avait suffi à révéler que Malcolm Benke était un entrepreneur en bâtiment très en vue, qui avait participé à plusieurs projets de constructions notables à Stockholm.

Un policier frais émoulu fit irruption aux côtés d'Alex, qui eut honte de ne pas se rappeler son nom. Il ne faisait pas partie du groupe d'enquêteurs, on le lui avait envoyé à titre de renfort. Visiblement, un zèle tout bouillonnant d'adrénaline lui pulsait dans les veines.

J'ai été comme toi autrefois, se dit Alex. Je trouvais la mort passionnante.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? lui demanda le néophyte.

— Rien, répondit Alex.

— Peut-être un client mécontent qui aura voulu régler une dette ?

Alex fixa son jeune collègue.

— C'est comme ça que vous matez les gens du bâtiment que vous faites travailler ? En leur tirant dessus ?

Le garçon rougit.

— Il faut bien chercher des idées, marmonna-t-il.

Puis il désigna le mort d'un signe de tête.

— Il était pédé ?

Pédé, pensa Alex affligé. Aurait-il le courage de relever ce vocabulaire déplacé ? De jouer les vieux de la vieille en exigeant un peu de morale dans les rangs ? Qu'est-ce que ce jeune énergumène allait encore leur sortir ? Un propos raciste qui ferait bondir Renata ? Elle qui savait tout du ressenti des gens considérés comme différents, à cause de son mari iranien. Alex réprima un soupir. Il y avait des jours où il doutait sérieusement qu'on puisse faire évoluer le monde en rabâchant les mêmes sermons. C'était le cas aujourd'hui.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il ait été homosexuel ? demanda-t-il en espérant que le choix des mots et le ton de voix puissent inciter son interlocuteur à revoir sa copie.

— Ses mains, répondit le jeune homme.

— *Ses mains ?*

— Toutes ces bagues. Ça fait beaucoup pour un hétéro. Et celle-ci, c'est un bijou de femme, si je ne me trompe ?

Alex fronça les sourcils. Des bagues, il en comptait trois. Une chevalière d'un type courant, un anneau franc-maçon. Et celle que son collègue désignait, que Benke portait au petit doigt gauche. En or, ornée de ce qui devait être un diamant. Alex reconnut à contrecœur qu'elle avait l'air d'avoir été conçue pour une main féminine. Ce qui ne voulait pas dire qu'un homme ne puisse pas la trouver élégante sur lui.

Mais pas cet homme-là, pensa Alex avec déplaisir.

Malcolm Benke lui-même, tout comme sa maison, avait quelque chose d'archi viril. De plus, cette bague était trop petite, même pour son auriculaire.

— On pourrait la voir ? demanda Alex à Renata.

Souhait facile à satisfaire.

Alex leva la bague à hauteur de regard dans la lumière du lustre. Ces foutus gants de plastique qu'il était obligé de porter lui donnaient des démangeaisons.

— Il y a quelque chose d'écrit à l'intérieur, remarqua le petit policier, planté tout près d'Alex.

Tout juste s'il ne se pendait pas au cou du commissaire.

*Nous deux à jamais. Beata et Richard.*

— Beata, lut Alex.

— Ce n'était pas sa fille qui s'appelait Beata ?

— Si, répondit Alex.

Il laissa tomber la bague dans le sachet transparent destiné aux pièces à conviction, et le tendit à son collègue.

Si cette bague était l'alliance de la fille de Benke, pourquoi celui-ci la portait-il au petit doigt ?

Cet été devait bien être le pire qu'elle ait jamais vécu, conclut Fredrika Bergman, après avoir longuement cherché dans sa mémoire un autre exemple aussi pénible. En vain. Elle se rappelait certains étés chargés d'angoisse – qui n'avait pas ce genre de souvenirs ? Mais aucun ne ressemblait à celui-ci.

*Je veux plus.*

Dire que cette simple phrase n'était légitime que dans la bouche d'un enfant. Parfois, quand Fredrika se laissait aller, le plus souvent la nuit, en cherchant le sommeil, il lui arrivait de penser combien tout était plus facile quand elle était petite. À l'époque, une conviction prenait le pas sur les autres : celle que tout était possible.

Dieu, qu'elle lui manquait, cette impression, cette illusion.

À quarante ans passés, elle évaluait parfaitement le nombre de possibilités dont on ne voudrait pas qu'elles se réalisent. Jamais.

C'était Spencer qui avait eu l'idée de partir en vacances plus tôt. Il lui en avait fait part dès le mois de janvier, bien avant le moment de remplir les demandes de congés, bien avant que leur vie ne soit brisée. Il avait fini par obtenir ce qu'il voulait. Ils étaient partis pour l'Italie, après avoir loué une villa en Toscane. Le reste des vacances, le peu qui leur restait, ils l'avaient passé à Stockholm, dans le

décor d'acier et de béton de la ville. Quand l'heure était venue pour tous deux de reprendre le travail, ils avaient envoyé les enfants chez leurs grands-parents paternels, dans leur maison secondaire. Une solution qui laissait Fredrika l'âme en paix, puisqu'elle pouvait faire son job tout en sachant que les enfants goûtaient les joies de l'été, tel qu'ils les méritaient.

— Pourquoi faut-il que vous alliez travailler en de pareilles circonstances ? lui avait demandé sa mère. Pourquoi ne pas vous mettre en congé et rester ensemble ?

*En de pareilles circonstances.*

C'était une autre façon de décrire un quotidien qu'avait quasiment déserté la joie de vivre.

— Spencer ne veut pas, avait répondu Fredrika.

Elle aurait pu s'exprimer plus clairement, préciser que Spencer ne voulait pas rester en congé jusqu'à la fin de l'été.

— Pour quoi faire, merde, avait-il réagi le jour où elle avait évoqué la question. Pour qu'on ait tout le loisir de se regarder en chiens de faïence ? Pas question.

Sa colère l'avait d'abord fait rire, puis pleurer. Mais les larmes avaient attendu qu'elle ait quitté l'appartement pour aller faire des courses.

Alex Recht l'appela alors qu'elle se rendait en voiture à une répétition. Le violon dont elle avait jadis projeté de faire son gagne-pain avait pris plus d'importance que jamais. La musique était son refuge et sa respiration.

— Fredrika.

— C'est Alex. Dans combien de temps est-ce que tu pourrais être à Nacka ?

Elle soupira.

— Je pourrais y aller demain matin.

— Ou dans une demi-heure, peut-être ?

— Alex, je suis en congé.

Spencer n'avait pas totalement gagné la bataille des vacances d'été. Fredrika avait glissé par-ci, par-là

dans le calendrier quelques jours de congé sporadiques, y compris au mois de juillet. Des journées durant lesquelles elle ne travaillait pas, mais prenait le temps de réfléchir et faire de la musique. Et aussi, comme ce jour-là, pour les rendez-vous qu'il n'était pas possible d'ajourner.

— Tu es peut-être en congé aujourd'hui. Mais demain et les jours suivants, tu auras un meurtre à élucider.

Fredrika ne répondit pas.

— J'ai besoin de ton aide, déclara son chef.

Et c'était ce qu'il fallait pour la décider à changer de direction. Elle mit le cap sur Nacka. Pour son rendez-vous, ce serait encore bon, elle avait plusieurs heures devant elle, quant à la répétition, elle attendrait. Alex avait appelé au nom des morts. Le genre de conversation qu'on ne peut ignorer.

L'endroit avait l'étrangeté d'une maison hantée moderne. Transposée dans un décor de dessin animé, elle aurait été agrémentée de toiles d'araignée, de poussière et de quelques carreaux cassés. Dans la réalité, elle était propre, mais sans âme. Fredrika claqua derrière elle la portière de sa voiture et se dirigea vers la maison grande ouverte. Un collègue lui fournit des vêtements de protection et la gratifia de quelques conseils avant de la laisser entrer dans cette maison, qui n'était plus un domicile privé, mais le théâtre d'un crime, où toute trace du malfaiteur devait être conservée, en bannissant celles de la police et des secours.

Fredrika enfila des surchaussures en plastique et pensa à la facilité avec laquelle elle passait des congés au travail. Quelle transformation délicieuse : tandis qu'elle se fondait dans son rôle professionnel, toutes les pensées désagréables se trouvaient soudain écartées.

Elle rejoignit Alex dans la pièce où se trouvait la victime, affaissée dans un fauteuil. Une grande

salle de séjour, meublée d'un canapé et de plusieurs sièges tournés vers le téléviseur. Pourtant, la télévision n'était pas ce qui occupait Malcolm Benke au moment de sa mort, mais le feu qui brûlait dans la cheminée. Du moins selon les apparences.

— On le connaît ? s'enquit Fredrika.

Une question qui revenait à demander s'il s'agissait d'un délinquant connu de la police. Elle regarda la chevelure argentée de l'homme, son visage aux traits ordinaires.

Bienvenue, semblait-il vouloir chuchoter.

— Non, répondit Alex. Pas à première vue.

Car Benke pouvait être un malfrat sans que la police en ait le moindre doute, un criminel qu'on n'aurait pas encore épinglé. Comme c'était le cas pour un nombre exaspérant d'entre eux.

Fredrika jeta un regard autour d'elle. Cet intérieur respirait l'importance sociale et le souci du style. Tout y donnait l'impression d'avoir été sélectionné et réalisé à grands frais, comme dans un hôtel de luxe ou un lieu similaire. Ce n'était pas un chez-soi au sens sentimental du terme, mais uniquement un endroit où l'homme séjournait plus souvent qu'ailleurs.

— Je fais le tour, annonça Fredrika.

Alex ne répondit pas, occupé qu'il était à échanger quelques mots avec l'un des techniciens.

Elle déambula en silence à travers la maison. La cuisine était l'une des plus belles qu'elle ait jamais vues. Des faïences françaises au goût raffiné, des portes de placards étincelantes. Parfait pour qui aimait cuisiner. Mais Benke était-il le genre d'homme qui se mettait à ses casseroles pour mitonner un bœuf bourguignon ? Fredrika en doutait.

Sur une planche à découper reposaient une miche de pain et un couteau à grosses dents.

— Était-il en train de manger quand il est mort ? interrogea Fredrika, s'adressant à un technicien qui étudiait les poubelles sous l'évier.

Il leva la tête.

— Il y a une assiette vide sur la table près de son fauteuil, répondit-il. Il a dû se préparer un sandwich dans la cuisine et le manger au coin du feu.

Fredrika se demanda quel casse-croûte Benke aurait choisi s'il avait su qu'il s'agissait de son dernier repas.

Elle continua son exploration dans le hall d'entrée, passa devant une pièce qui ressemblait à un bureau, sans y découvrir la moindre feuille de papier. Les mêmes pensées lui vinrent que dans la cuisine. Arrivait-il parfois à cet homme de travailler ici ? Elle se glissa à l'intérieur, examina la bibliothèque, extrêmement bien rangée (si bien rangée qu'on imaginait mal que quelqu'un y ait jamais pris un livre). Puis elle ressortit, monta à l'étage et y découvrit une série de pièces supplémentaires, aux fonctions évidentes, mais que Benke lui-même n'utilisait vraisemblablement pas. Deux chambres d'amis, sans nul doute, et une autre encore, où trônaient deux canapés Chesterfield. Fredrika s'assit sur l'un d'eux. Aucune personne sensée ne pourrait s'y trouver à son aise, se dit-elle. Elle finit par arriver devant une grande chambre qui devait être celle du propriétaire. Le lit était fait. Une cravate gisait dessus, négligemment jetée. Sur la table de chevet se trouvait un journal daté de la veille.

Fredrika ouvrit les placards, jeta un œil entre les chemises, les pantalons et les costumes, sans savoir ce qu'elle cherchait ni ce qu'elle pensait pouvoir trouver.

Puis elle rejoignit Alex au rez-de-chaussée. Il était au téléphone avec Diana, sa compagne.

— Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai ce soir, dit-il. Je te rappelle. Bisou.

*Bisou.*

Un peu trop osé, non ? Ou était-ce elle qui devenait trop bégueule ? Elle n'avait jamais été du genre à étaler sa vie privée, pas plus qu'elle ne se mêlait de celle des autres. Mais même pour elle, le silence dans lequel elle s'était murée depuis ce printemps

était inhabituel, elle le savait. Elle ne demandait pas à Alex comment se passait sa vie, si tout allait bien, mais c'était surtout pour éviter qu'il lui pose des questions en retour.

*Comment ça va, pour Spencer et toi ?*

*En fait, plutôt mal, je dirais.*

Fredrika battit des paupières et se mit à scruter la décoration des murs. Les tableaux, nombreux et de grande taille, avaient dû être achetés pour leur aspect coûteux et monumental, plus que par admiration pour les artistes en question. Les photos de famille brillaient par leur absence. Pourquoi une telle façade ? La frontière entre le personnel et l'intime est trop mince pour qu'on la signale d'ordinaire dans son intérieur. Elle s'approcha de la cheminée. Sur la tablette étaient posées trois photos de nature plus intime. Toutes trois représentaient des enfants et avaient probablement été prises dans les années quatre-vingt.

— Combien d'enfants avait-il ? demanda-t-elle à Alex, qui s'était entre-temps détaché de son téléphone.

— Deux.

Le regard de Fredrika tomba sur la desserte roulante, appuyée contre un mur, près du fauteuil de Benke. Elle fronça les sourcils. Sur le plateau du haut, à côté de la coupe de fruits, trônait un Polaroid. Elle détailla longuement le cliché, se demanda pour quelle raison il se trouvait à cet endroit, quelles personnes il représentait. Trois hommes, dont Benke lui-même, regardaient franchement l'appareil ; le quatrième regardait ailleurs. Il était impossible de savoir dans quel contexte la photo avait été prise. Aucun des protagonistes n'était spécialement bien habillé. Benke portait un jean beige et une chemise bleue dont il avait retroussé les manches. Fredrika Bergman sentit soudain son cœur bondir. Le quatrième homme, qui visiblement aurait préféré être à mille lieues de l'appareil, était en partie tourné. Son visage disparaissait à demi dans l'ombre. Mais elle en était tout de même certaine.

*Elle le connaissait.*

Elle montra la photo à Alex.

— Tu sais qui c'est ? lui demanda-t-elle, l'index pointé.

— Non, répondit Alex. Elle doit avoir quelques années, cette photo. Benke a l'air beaucoup plus jeune.

Fredrika retourna la photo. Déception. Ni noms ni date.

Elle remit la photo à sa place sur la desserte. Les techniciens l'emporteraient au QG pour en faire une copie.

— Cette brutalité, lâcha Alex, interrompant le cours de ses pensées.

— Pardon ?

— Je disais que ce meurtre avait quelque chose de brutal, dit Alex, qui ajouta, presque honteux : Je veux dire, de plus brutal que... Enfin, plus que d'ordinaire.

— Tout dépend avec quoi on le compare, observa Fredrika.

— Évidemment, admit Alex avec une grimace. C'est ce que je voulais dire. Ce n'est pas le pire qu'on ait vu. Mais c'est... inhabituel. Regarde la plaie. Ce meurtrier-là ne voulait pas risquer de rater son coup.

Le souvenir d'enquêtes qui l'avaient poussée au bord de la folie remontait à la surface.

Brutal, avait dit Alex.

Certes.

Peut-être que ma sensibilité s'émousse, pensa Fredrika. Je ne réagis pas comme lui.

De nouveau, elle regarda la photo sur la desserte.

Elle devait signifier quelque chose pour Benke. Ou pour le meurtrier.

Il faudrait savoir quoi, se dit Fredrika. Mais avant toute chose, il fallait qu'elle découvre qui était le quatrième homme, celui qui regardait ailleurs sur la photo.

Se pouvait-il vraiment qu'il soit le seul à avoir des soupçons ? Noah Johansson avait bien du mal à admettre cette idée. Il n'avait pas même besoin de regarder le calendrier, si on lui posait la question, il savait dire avec précision depuis combien de semaines et de jours Dan était parti. Et Noah n'avait pas la moindre idée de la manière dont il pourrait le faire revenir.

Pénible lucidité, surtout depuis qu'il estimait qu'un compte à rebours avait commencé. S'il ne retrouvait pas Dan rapidement, il allait être trop tard. C'était une pensée qui ne lui était jamais venue auparavant, douloureuse comme aucune autre. Il avait beau se démener, le temps passait inexorablement, et il ne resterait bientôt plutôt personne. Il allait devenir fou, se disait-il. Il était si seul. La police ne voulait plus entendre parler de lui, et ses amis ne comprenaient pas son angoisse. Dire que l'inquiétude pouvait avoir pour effet de clairsemer comme ça le cercle de ses connaissances. De tout ce qui s'était passé au cours des dernières semaines, c'était sans doute cela qui l'avait le plus choqué.

Roine, son plus vieil ami et l'un des rares qui lui restaient, le lui avait dit pas plus tard que la semaine précédente, quand ils s'étaient vus dans un bar.

— J'essaie de comprendre. Mais... ça me fait peur. Tout ce que tu décris. Que tu ne veuilles pas accepter